

Accueillir : **un entre fond et forme**

*En hommage à mon maître et ami, Henri Maldiney
qui, à 97 ans, œuvre encore et inlassablement
à traduire l'indicible mystère humain.*

Bienvenue, willkommen, welcome dans ce lieu inaugural qui, j'espère, pourra accueillir tant nos différences que notre appartenance commune afin de générer une synergie indispensable à notre recherche et formation continues.

En tant qu'organisateur de ce congrès, j'ai pris tout particulièrement le temps de méditer la question conductrice de ma réflexion présente, d'esquisser les contours fondateurs d'un partage essentiel encore enfouis dans l'indéterminé. Au terme de ces 30 années de cheminement clinique et phénoménologique, un événement-avènement avait-il surgi ?

Bien évidemment, une pléiade d'étoiles apparurent dans ma voûte existentielle ou plus précisément, les Pléiades : la Rencontre, l'écoute, la transpassibilité, mon rapport à l'Être, mon ouverture au monde, le mystère de l'altérité, le déploiement de la présence. Certes, ces points lumineux, voire numineux, formaient la voie lactée de mon épreuve humaine mais je désirais remonter au big-bang, à la source, l'origine. Quel phénomène ouvre-t-il en moi un monde d'où sourd le possible ? En moi, en nous.

Imperceptiblement, l'étoile du Berger se détacha de l'érebe... Accueillir ! Ce qui ouvre un monde, la sensation d'être accueilli. Avant toute conscience, formation de langage ou thématization, nous vivons nos premières sensations au jour ou dans l'ombre « du quotient de profondeur et du gradient d'ouverture » de la présence humaine. Observez une naissance dans la nature.

Du protozoaire au mammifère, une évolution remarquable dont la qualité du comportement protecteur, sécurisant, enveloppant du géniteur marque les étapes fondamentales qui conduisirent le vivant à l'humain, le vivre à l'exister, le géniteur au parent. « Voilà, comme l'exprime judicieusement Diotime, le point de vue où il vaut pour un homme de vivre », ce moment où il se sent « autre » que lui-même.

En effet, des bras qui s'ouvrent sans se refermer pour entrer en présence, un regard qui s'adoucit, se passibilise de l'inattendu pour reconnaître ce qui ne l'était pas encore, une parole fondatrice de sens dont la voix chaude et apaisante déploie la signifiante insignifiable ou ce moment-événement où la main venant à la rencontre de l'étant que nous sommes révèle l'Être que nous abritons, autant de témoignages de l'être-le-là qui permettent à notre identité de transcender « ce qu'elle est » pour ressentir qu'elle a à être ; transcender ce à quoi nous nous réduisons pour illimiter l'horizon.

Ne peut se manifester du possible qu'à celui qui se sent autre que lui-même, qui ne s'enferme pas dans une quelconque identité.

Un après-midi d'octobre 1979, je vis entrer dans l'auditoire un psychiatre à la voix douce, à la corporalité humble, au « je » effacé. Il était là, transporté par ce qui l'animait, une pensée ; marqué par ce qu'il éprouvait, la souffrance de ses patients. La psychiatrie s'animait d'un visage ; un diagnostic, au-delà d'une étiquette, impliquait désormais un monde qu'il nous fallait saisir dans toute sa subtilité. Enfin un partage, une transmission d'un savoir-être et non pas un enseignement ex cathedra d'une connaissance infatuée d'elle-même. Cet homme nous accueillait dans ce que nous avons de plus essentiel : notre capacité à dévoiler l'humanité dont nous sommes le garant. Sa présence, son mode d'être-au-monde nous intimait à ne plus enfermer l'homme dans un jugement, à le réduire à une déficience mais à le rencontrer c'est-à-dire à maintenir avec lui un espace de partage, un lieu d'intersubjectivité, à nous mettre en péril. Il nous invita à penser l'humain, sa vie, son existence au jour d'une pensée et non plus d'une théorie, au jour d'un cheminement et non plus uniquement d'une connaissance. Cet homme s'appelle Paul Jonckheere. Nous fûmes quelques uns à nous sentir accueillis, à ouvrir une conscience telle que nous fûmes mis en demeure d'exister ces paroles, ce cours et de passibiliser cette nouvelle direction de sens.

La phénoménologie nous convoque à relativiser nos sens et nos jugements, à ne plus ériger en vérité ou en évidence ce que nous croyons maîtriser mais plutôt à nous maintenir dans le flux de la phénoménalité. C'est pourquoi, dans un premier temps, à l'écoute de cette conférence, nous devrions, tout du moins, nous demander « Accueillons-nous ? » et peut-être répondre humblement : « Non » !

En effet la rencontre des philosophes nous permet de saisir combien les concepts peuvent déployer plusieurs mondes dont un seul nous donne souvent l'illusion d'en maîtriser tous les autres. In fine, nous n'accueillons jamais, nous pouvons simplement consacrer notre vie à tendre vers l'accueil.

Tentons ensemble de consacrer quelques minutes à cette dimension essentielle de l'advenir humain. Accueillir ! Laissons résonner cette signifiante en nous. Quel vécu se démarque-t-il ? Ressentez-vous d'abord celui d'accueillir ou d'être accueilli ?

Remarquez que le verbe est ambigu et porte en lui les deux voies : active et passive dans la mesure où elles s'entrelacent l'une à l'autre. Accueillir implique deux étants à fleur d'Être qui s'accueillent mutuellement. Puis-je accueillir quelqu'un qui ne le veut pas ? Puis-je demeurer accueillant dans l'indifférence ou l'agressivité ? Nous voici déjà au point nodal le plus sensible de la question. S'ouvrir au fermé, recevoir la différence, être passible de l'imprévisible... implique pour l'homme une modification de sa conscience, un nouveau positionnement dans le monde où il ne s'affiche plus comme conquérant, savant, détenteur de vérités mais se déplace vers la périphérie du signifiable, sur la ligne de fracture entre le « il y a sens » et l'Oouvert, l'indéterminé, l'ἄπειρον.

A l'aune de la philosophie de Nishida, « la conscience de l'entre – *Ma* , *Aida* – procède d'une perception de la distance ou de la rupture, une sorte de conscience esthétique qui survient de la fêlure, d'une trouée. »¹ Ce lieu de l'entre fond et forme ne s'assiege pas telle une place forte mais s'éprouve au cœur même de l'advenir humain.

Accueillir est d'une transitivité réflexive. S'y joue une tension pulsationnelle permanente entre passibilité et signifier, entre mienneté et altérité, entre le vide et le plein. L'accueil sous-tend l'autre et moi-même dans un entrelacs des plus subtils où ni l'un, ni l'autre ne s'arroge le privilège d'y être mais où l'un et l'autre se donnent mutuellement en esquisses infinies de métamorphose potentielle. Il n'y a accueil que de l'Être, jamais de l'étant ou, plus précisément, ne peut accueillir qu'un étant qui se retire devant l'Être, dont l'étantité, la forme, le sens n'écrase pas l'Être, le fond, le possible. N'accueille qu'un homme qui dévoile son humanité ou ..., mutatis, mutandis, son prolongement insigne, l'œuvre d'art, non une production artistique, mais ce qui œuvre à nous rappeler l'Autre que nous-mêmes, nous extirpe de notre propre étantité souvent souveraine. Ne peut accueillir que ce qui « ouvre un monde ».

¹ : Marcello GHILARDI, *Between Aesthetics and Ethics, The experience of Seeing in Nicholas Cusanus and Nishida Kitaro*, *Frontiers of Japanese Philosophy*, 3 – Nazan 2009,

Entrelacé à l'accueillir, le pâtir, le *πάσχειν*, le être-passible de. Lors d'un exercice de « *Chi Qong* », je me souviens du professeur qui nous enjoignait de n'avoir la main ni laxo, ni crispée mais tenue. Là réside une des clefs du pâtir : la tenue du corps dont la justesse nécessite un cheminement. Pâtir – que je différencie du subir, n'est pas une attitude naturelle, évidente mais exige un consentement d'être-éprouvé-par au péril de soi, exige un se-tourner-vers dont la direction est, paradoxalement, sans objet : se-tourner-vers-le-possible. Je consens, je m'ouvre à chacun de ces vécus qui contribueront à la transformation continue de mon être-au-monde. Tant l'accueillir que le pâtir ne relève pas de la quotidienneté, d'un entendement commun, pas plus de la *Vorhandenheit* que de la *Zuhandenheit* mais d'une herméneutique du *Da-sein* où le « là » exprime toute l'énigmatique phénoménalité de « l'homme dans son rapport à l'Être, c'est-à-dire l'Être (Sein) et sa vérité dans son rapport à l'homme. »²

Heidegger ouvre à l'homme occidental une voie qui, à l'instar du *Tao*, le confronte à un dialogue avec le monde et lui-même dont la parole « n'est jamais représentation d'une chose »³, où « la pensée n'est plus une représentation »⁴. C'est durant un de ces « pâtir » les plus extrêmes de son histoire que Heidegger écrit dans sa hutte, ostracisé, au large du monde, « *Aus der Erfahrung des Denkens* » dont la traduction française ne rend jamais le sens complexe de « Er » : de l'expérience, de la traversée, de l'éprouver de la pensée, cette pensée qu'il identifie « à la sérénité tournée vers la libre Etendue. »⁵ Dans un style poétique, inhabituel pour le philosophe de Messkirch, il exprime ce rapport entre son être-à-la-nature et son être-à-soi dont sourd la pensée :

*Lorsque en été,
le papillon s'arrête sur une
fleur et, les ailes fermées,
se balance avec elle
au vent de la prairie...*

*Dans la pensée,
toute chose devient solitaire et lente.*

*Qui pense grandement,
Il faut errer grandement.⁶*

Solitude, lenteur, errance...

² : Martin HEIDEGGER, *Lettre à Richardson*, 1962, Gallimard Tel Question III-IV, p. 346

³ : Martin HEIDEGGER, *Pour servir de commentaire à Sérénité*, 1945, Gallimard Tel Question III-IV, p. 160

⁴ : Ibidem, p. 158

⁵ : Ibid., p. 165

⁶ : Martin HEIDEGGER, *L'expérience de la pensée*, 1947, Gallimard Tel, p.31

En cette année 1947, au cœur de la tourmente, alors que le penseur de l'Être se voit confronté au pâtre d'un fourvoisement pour le moins inintégré, une pensée d'une profondeur abyssale verra le jour témoignant d'une mutation-évolution fondamentale : de la *Sorge* à la *Gelassenheit* pour aboutir, début des années soixante, au concept irréprésentable d'*Ereignis* exigeant de ses lecteurs cette ouverture-accueil qui transcende la dialectique ontico-ontologique elle-même pour les situer dans un espace-temps particulier dont Heidegger aura bien du mal à partager la vision ou l'intuition, celui que le Professeur Dastur déploya précisément avec subtilité en octobre dernier ici-même lors des journées d'étude consacrées à l'éminent philosophe.

Il en va de même pour Merce Cunningham⁷ qui n'est pas devenu danseur puisque, comme il le précise, il a toujours dansé. « Pâtre » signifiait pour lui accueillir une différence originelle qui le démarquait sans cesse de la signifiante naturelle du monde. Dans la synergie de ces esquisses infinies de métamorphose potentielle générée par un trio de choc - Cunningham, chorégraphe, John Cage, compositeur et Rauschenberg, décorateur -, un nouvel espace-temps a vu le jour en rupture totale avec le naturel, le socialement-présentable, le directement-compréhensible qui exigeait des spectateurs un pâtre et un accueillir authentiques entre fond et forme. Malgré l'opprobre, le rejet, l'humiliation et dès lors une isolation totale, ils ont continué à intégrer et à transformer leurs intuitions pathiques pour, un jour, enfin, être reconnus comme les pionniers et les maîtres de la danse moderne.

Nous retrouvons dans un article de 1924 de Ludwig Binswanger, « *Fonction vitale et histoire intérieure de la vie* », une même approche, plus clinique où le parcours de St Augustin illustre remarquablement notre propre cheminement. L'illustre méditant voué à un avenir brillant d'orateur est frappé de toux récurrentes et de douleurs thoraciques qui le handicapent fortement. Alors qu'un homme d'une autre nature comme le précise Binswanger aurait pu réagir « en développant une psychose hystérique avec négation et refoulement de la situation ou se battre contre le destin, voire, par sa souffrance, mépriser le monde, rapetisser le monde ou se suicider sans compter la possibilité de faire de l'argent ou des procès »⁸, St Augustin pâtit ce vécu et l'accueille de telle manière qu'il l'intègre en rompant avec l'avenir tracé pour s'ouvrir à un monde qu'il ne pouvait présager avant de l'avoir ouvert, d'y exceller et de s'y épanouir.

⁷ : Pour en savoir plus, *The Dancer and the Dance*, Merce Cunningham in conversation with Jacqueline Lesschaeve, 1985, Marion Boyars New-York-London

⁸ : Ludwig BINSWANGER, *Introduction à l'analyse existentielle*, 1947, Ed. Minuit, p. 66

Tant pour Heidegger, Cunningham ou St Augustin, nous pouvons remarquer combien leurs cheminements de vie ont éclairé celui de l'humanité. Ce cheminement de l'accueillir-pâtir qui aboutit à la *transpassibilité*⁹, étape ultime presque idéale d'une capacité de l'homme à être passible de l'imprévisible au péril de lui-même, ne s'apparente en aucune manière à une démarche égoïste mais permet, au contraire, à l'homme souffrant, porté par cette énergie du pouvoir-être, de renouer avec ses potentialités les plus enfouies. La *présence*, le laisser advenir sans retrait de l'humanité, soutient fondamentalement le patient d'une manière aussi libérante qu'elle est par ailleurs indirecte et allusive. Le clinicien se doit, au-delà d'une connaissance ou d'un discours, éprouver et cheminer le déploiement des éléments fondateurs de la vie humaine.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Nous serons tous, tôt ou tard, confrontés à ce que nous pressentons mais que nous rejetons ou dénions de toutes nos forces. L'être hors norme - qui peut sommeiller dans le patient que nous rencontrons - est celui qui, cheminant l'accueillir-pâtir de cet événement cataclysmique, se résout à rompre avec un destin-contrainte pré-établi, avec l'ordre des choses pour s'ouvrir à une destinée-choix, inimaginable avant de l'avoir réalisée.

Ces êtres irradient une humble puissance de métamorphose, essentielle à l'advenir et, comme l'écrit Malraux, « agissent sur nous par un pouvoir que tous possèdent et qu'aucun d'eux ne conçoit, pouvoir spécifique qui révèle une haute trace mystérieuse de l'homme. »¹⁰ Trace qui à l'instar de celle pensée par Levinas – nul résidu de présence – ouvre le passage à la grandeur, grandeur qui « est là où, dans le respect et la clairvoyance, nous apercevons ce par quoi nous-mêmes devenons meilleurs. »¹¹ Différence fondamentale d'avec les êtres starisés d'aujourd'hui auxquels notre jeunesse s'identifie à défaut de connaître, ressentir cet autre chemin.

Voilà où, paradoxalement, m'ont conduit la phénoménologie et la Daseinsanalyse au sein de mon parcours clinique : sur cette ligne de fracture entre l'étant et l'Être, entre la signification et la signifiante, acculé par la souffrance humaine à trouver une éclaircie dans l'art, à méditer sans cesse une éthique du cheminement, à éprouver ce qu'« être un homme veut dire » pour habiter « le là » et ainsi silencieusement convoquer l'altérité en flexion de présence à recouvrer l'élan existentiel.

Durant ces 30 dernières années, le champ de la santé mentale a été bouleversé tant par le progrès scientifique que par la prolifération anarchique des formes d'accompagnement tout en laissant la phénoménologie clinique dans l'ombre. Loin d'être représentés, nous serions plutôt méconnus, voire même ignorés ou tout simplement relégués dans les oubliettes de l'histoire.

⁹ : Concept créé par Henri MALDINEY explicité dans *Penser l'homme et la folie*, 1991, Millon.

¹⁰ : André MALRAUX, *Les voix du silence*, 1935-52, Galerie de la pléiade, p.627

¹¹ : Karl JASPERS, *Les grands philosophes*, 2009, En trois volumes chez Pocket Plon, Volume I, p.22

Pourtant, je ne peux que témoigner toute ma gratitude à tous ces êtres rencontrés sur mon chemin – Paul Jonckheere, Jacques Schotte, Henri Maldiney, Roland Kuhn, Gion Condrau, Hubertus Tellenbach, Françoise Dastur,... qui ont œuvré pour que la pensée de l'Être, la pensée des pionniers, – Edmund Husserl, Martin Heidegger, Ludwig Binswanger, Médard Boss,... maintienne l'Homme dans l'ouverture de l'Ouvert, c'est-à-dire qu'il chemine l'accueillir-pâtir de telle manière qu'il puisse toujours judicieusement tantôt se lier, tantôt rompre, tantôt signifier, tantôt déconstruire, afin que nulle vérité ne devienne totalitaire, afin que lui-même, en tant qu'individu, n'usurpe pas la place qu'il ne peut occuper mais dont il est la sentinelle, afin que sa vie, la vie ne s'effondre pas en évidences mais existe perpétuellement la métamorphose de ce qu'il est au jour de ses rencontres, de ses prises de conscience, de ses étonnements pour ainsi advenir et « devenir responsable de ce qu'il n'a pas encore ouvert »¹².

Puissions-nous toujours espérer qu'un homme s'éveille de la torpeur pour éveiller le monde et, comme l'ère de Gandhara ferma les paupières de l'apollon pour incarner dans la pierre la sagesse du Bouddha, réinsuffler une signifiante encore insoupçonnée au sens insignifiant d'un monde évanescent.

Dr. Ado HUYGENS

Président de l'Ecole Belge de Daseinsanalyse (analyse existentielle)

¹² : Henri MALDINEY. Dialogue avec Henri Maldiney in *La rencontre existe le fond*, Ado Huygens in Henri Maldiney, une phénoménologie à l'impossible, collectif, le cercle herméneutique, 2002, cité par Ado Huygens in « Penser l'existence, exister la pensée », Encre marine, p. 292